

Destinée

© 2018 – Marie Ann

Auto-édition

ISBN : 9791022790192

Dépôt légal : décembre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle. »

Destinée

Marie ANN

*Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant
existé est purement fortuite.*

Vie et aventures d'un parachutiste devenu pilote
de brousse en Afrique. Personnage haut en
couleurs qu'on ne peut pas oublier.

amour retrouvé ?

TABLE DES MATIÈRES

**PREMIÈRE PARTIE
7**

**DESTINÉE
7**

PARACHUTISTE
22

PILOTE
63

COMMANDANT DE BORD
72

AUTRE VIE
111

**DEUXIÈME PARTIE
117**

**MARIANE
117**

Première partie

Destinée

*Si vous aimez quelqu'un, laissez-le partir. S'il revient, il
a toujours été là. S'il ne revient pas, il n'a jamais été là.*

(Khalife Gibran)

Maintenant que ma vie est apaisée, je pense à mon enfance. Je revois la maison longue et grande au bord de la route, le bus s'y arrête toujours. C'est dans cette cour que je jouais il y a une soixantaine d'années. L'atelier de menuiserie s'y trouve encore, au fond, je vois la porte métallique qui faisait un bruit crissant et la fenêtre à l'étage où je pouvais apercevoir mon père, assis sur son lit, qui me faisait de grands signes. Il me suivait du regard et quelquefois, il était mécontent, car je touchais des outils tranchants. Ma mère était absente, elle travaillait très loin et partait en autobus quand tout le monde dormait encore.

C'était l'été, il faisait très chaud. Mathilde, ma maman, n'était pas partie à son travail. Il régnait un silence pesant, on m'obligeait à ne pas faire de bruit, cela m'ennuyait beaucoup. La chambre de mon papa était fermée, il ne fallait pas y entrer. Ma grand-mère avait les yeux rouges et mon grand-père semblait abattu. Mathilde me prit sur ses genoux :

« Papa est parti au ciel, tu ne le reverras plus...

— Au ciel ? Mais je le reverrai quand j'irai au ciel, moi aussi ? »

Elle me serra dans ses bras, et m'embrassa.

J'ai peu de souvenirs. Je me revois dans ce jardin fleuri où l'on avait enterré une grande boîte longue en me disant :

« Les restes de ton papa sont là, maintenant, il repose. »

Ah, il repose, donc il dort ! J'étais soulagé : je le reverrais. Et durant de longs mois, je continuai à lui rendre visite, et même après l'école. Cela commença à agacer mon grand-père :

« Nous allons retourner dans notre village, mon petit Michel, et nous t'emmènerons, il y a trop de mauvais souvenirs ici. J'y ai perdu trop de jeunes », me répétait-il.

Caroline, ma grand-mère au regard bleu, si douce, me prenait contre elle.

*

Je me plaisais beaucoup dans ce nouveau village. J'étais chef de bande, et le jeudi, je jouais au foot. Évidemment, je me voyais grand footballeur. J'étais très fort en classe et raflais tous les prix. Certains de mes camarades étaient jaloux, mais ils avaient vite compris qu'il ne fallait pas se frotter à moi. D'ailleurs, grand-père disait :

« Si une bande se met en travers de ta route, repère le chef et neutralise-le, les autres se rabaisseront et te laisseront tranquille. »

Ce conseil m'est resté toute ma vie, et il m'a beaucoup servi durant ma vie active. Je pense souvent à mon grand-père, il serait heureux de me voir.

Mais le soir, quand je me couchais, j'avais envie de voir ma maman, si belle, si blonde, tellement chic.

« Pourquoi maman n'est pas avec nous ? Quand viendra-t-elle m'embrasser ? »

Caroline était là, elle me consolait et m'expliquait que Mathilde devait travailler toute la journée, qu'elle reviendrait le mois prochain, quand elle aurait quelques jours de congé. Elle me remit une photo d'elle que je plaçai sous mon oreiller :

« Ainsi, tu seras plus proche d'elle, mon petit Michel. Tu es mon soleil, ma joie de vivre, tout ce qu'il me reste, car beaucoup de mes enfants sont partis au ciel. »

Je compris quelques années plus tard ce que signifiaient ces paroles, quand le malheur me frappa à mon tour. Je pris alors conscience du désarroi de Mathilde qui elle aussi était poursuivie par le malheur. Il y a des familles ainsi, à qui il arrive plein de mauvaises choses, j'appartenais à une de ces familles-là.

Mathilde s'était retrouvée sans sa mère à huit ans. Ses frères aînés s'étaient occupés d'elle, puis il y avait eu la mort de sa petite fille, ma grande sœur – dont j'ai de vagues souvenirs –, lumineuse, aux longs cheveux bouclés, emportée par une méningite foudroyante deux ans avant notre papa. Dans un album retrouvé il y a quelques années, sur une photo, on la voyait dans

les bras d'un bel homme : la seule photo que je possédais de mon père. Que de décès en si peu de temps ! Que de drames, d'accidents, de noyades, de maladies foudroyantes !

Finalement, je m'habituais bien à vivre avec mes grands-parents, ma grand-mère était douce et aimante. J'attendais chaque mois Mathilde à l'arrivée du car qui venait de la ville. Elle était élégante, perchée sur des hauts talons, et tous mes copains étaient jaloux, car j'avais la plus belle des mamans.

Grand-père avait fabriqué une belle luge, et par temps de neige, je descendais tout le village, très pentu. Cette piste traversait la route nationale, extrêmement dangereuse, mais déjà j'adorais le danger. Mathilde ne le savait pas, elle avait peur de tout.

La forêt tout autour n'avait pas de secret pour moi. J'accompagnais souvent grand-père à la recherche de bois de chauffage. Il abattait certains arbres, récupérait le bois pour son atelier et le reste servait pour le chauffage. J'adorais couper le bois avec la hache.

« On va faire du bois », disait le grand-père.

Il avait connu bien des malheurs. Tous ces morts ces dernières années, tant de fils, cette noyade, et la tuberculose qui avait emporté le dernier.

Il était parti vivre loin de la grande ville, dans ce village au milieu de la forêt, ce village qui avait besoin de bras le siècle dernier, à cause des puits de pétrole non loin. Les gens arrivaient de partout, surtout d'Allemagne. Sa famille faisait partie de ces migrants.

Il regardait Caroline, elle souffrait aussi, elle semblait ratatinée sur sa chaise. Il n'avait pas su la rendre heureuse. La vie semblait injuste. Quand s'arrêterait cette malédiction ? Il n'y avait que ce petit, heureusement qu'il était là. Qu'allait-il devenir ? Il s'inquiétait : Mathilde venait rarement, et la dernière fois, elle était arrivée avec un jeune homme. « Mon Dieu, un beau-père pour mon Michel ! » Et qu'en pensait Caroline ? Il ne lui en avait pas parlé, elle paraissait tellement fatiguée, depuis tous ces malheurs.

Le soir venu, grand-père partait jouer aux cartes, et Caroline, épuisée, se couchait tôt. Je restais seul avec ma cousine plus âgée, qui racontait ses premiers baisers avec un garçon du village. Je l'écoutais, intrigué.

« Je vais donner un baiser à Catherine, qui est assise à côté de moi à l'école. » Elle était toujours en train de copier les réponses aux exercices, ça m'agaçait car elle s'arrangeait toujours pour avoir une meilleure note que moi. Bon, elle n'était pas tellement jolie. Il y avait bien Lola, mais elle sentait mauvais. Elle serait actrice, elle se maquillait. L'instituteur l'avait renvoyée plus d'une fois chez elle pour qu'elle enlève son

fard. Il y avait aussi Béatrice, qui était jolie, mais son père était gendarme. « Je vais essayer de l'embrasser. »

Au bout de quelques heures, j'entendais Caroline chuchoter :

« Va chercher grand-père, il est toujours en train de jouer aux cartes. Il est temps pour lui de rentrer. »

Grand-père était assis à la table, en train de gagner à la belote.

« Viens, mon Michel, viens goûter ma bière. »

Je trempais mes lèvres dans la mousse, ce goût amer ne me plaisait pas trop. La serveuse était jeune et belle, mon grand-père devait aimer la regarder, elle lui souriait et plaisantait avec lui. Plus tard, je repensai souvent à ces instants un peu magiques, à cette odeur de bière et de tabac froid.

J'avais obtenu la meilleure note du canton au certificat d'études, et je suis parti à Paris. C'était un voyage très long, en autobus. Catherine avait eu la deuxième meilleure note : il y a une justice. Elle était là, mais ne s'est pas assise à côté de moi. Je n'avais toujours pas embrassé de fille.

Ma mère m'annonça son mariage avec Bernard, que je détestais et que je trouvais moche. Elle nous l'annonça lors de ma confirmation, qui avait lieu à la Pentecôte.

Caroline avait fait un bon repas, du pot-au-feu, avec toutes les petites salades possibles et un dessert extraordinaire, un vacherin glacé, préparé par le pâtissier du village voisin. Bernard, le fiancé de ma mère, s'empressa d'aller le chercher, vers 16 heures : Bernard possédait une voiture. Ma mère semblait ravie, mais le pire était que j'allais devoir habiter chez eux, dans la grande ville, à trente kilomètres. Je savais que je n'aimerais pas ça.

En attendant cette mauvaise année qui s'annonçait, j'allais profiter de cette visite, et peut-être embrasser une fille ou plusieurs dans cet autobus. En effet, je voyais bien que je plaisais. Elles me regardaient, me souriaient, chuchotaient entre elles et éclataient de rire très bruyamment.

Nous étions maintenant sur la tour Eiffel, et je regardais ce Paris où je ne vivrais certainement jamais. Ce qui me plaisait, c'étaient ces belles femmes avec leurs jupes légères bariolées, les hauts talons qui claquaient sur le trottoir. Elles portaient des gants souvent assortis au sac et aux chaussures, je trouvais cela très chic. Ma mère faisait de même. Certaines étaient coiffées d'un petit chapeau très raffiné, également assorti à leurs accessoires.

Le temps avait passé vite. Nous sommes retournés dans notre autobus pour rentrer. Je n'avais toujours pas embrassé de fille, mais je ne perdais pas espoir.

L'instituteur me questionna sur mon avenir : avais-je bien envoyé le dossier d'inscription au collège de la grande ville ?

« Je l'ai donné à ma mère, lui répondis-je, je ne connais pas le résultat.

— Comment, tu n'as pas de réponse ?

— Je sais que Catherine ira en pension. Mais moi, je ne sais rien. »

M. Dahl, mon instituteur, parut mécontent et inquiet.

« Je vais devenir footballeur. Et déjà, je vais habiter dans cette grande ville, il y a une équipe en première division. Je me réjouis d'aller dans ce club, ma mère est d'accord.

— Mais tu sais, il faudra convaincre Bernard. C'est lui qui te conduira. »

Qu'avait-il à dire, celui-là ? Ça m'agaçait un peu, de devoir demander à Bernard.

M. Dahl avait raison de s'inquiéter : mes parents n'avaient nullement envie de m'envoyer au collège.

« Tu n'as pas le niveau, n'arrêtais pas de répéter Bernard, tu iras travailler comme apprenti dans les assurances. Les assurances ont de l'avenir. »

Bon, tant pis. De toute façon, je serais footballeur, un grand footballeur. J'avais

commencé l'entraînement, je voyais Albert et René, qui me montraient des passes ingénieuses.

« Oui, oui ! criaient-ils, c'est bon ! Ah, tu as de l'avenir ! »

J'étais content, je rencontrais de grands joueurs. Le terrain était boueux, c'était l'automne, il pleuvait souvent, et un soir :

« Mon Michel, tu ne peux pas continuer. Tu rentres crotté, plein de boue. Et puis Bernard est obligé d'attendre très longtemps dans la voiture, il a pris froid, il faut que tu fasses un autre sport. »

Mon avenir s'effondrait. Et ce travail d'apprenti ne me plaisait pas du tout, une seule journée à l'école, c'était l'horreur, je ne fichais rien, mes notes étaient catastrophiques.

Mes parents furent convoqués.

« Je te l'avais dit, Mathilde, ton fils est nul, il ne sait rien, il ne sait même pas se laver. Que va-t-il devenir ? »

J'avais le teint assez hâlé, je fus vexé de sa remarque, car ma maman, ma douce maman, avait éclaté de rire et semblait se moquer de moi.

Je me sentais pris en otage dans cette ville. Le dimanche, je devais aller à la messe ainsi qu'au catéchisme pour embrasser la religion catholique, alors que ma famille paternelle était protestante. Oui, ma vie avait pris une drôle de tournure. Mais que pensait ma mère ? Je ne le saurai jamais.

Quel malheur pour moi ! Je pensais souvent à mon grand-père. S'il avait pu me voir, il aurait été triste.

Je commençai le judo, je m'éclatai comme au foot. J'aime le sport.

Dans ce bureau, j'avais enfin embrassé Marlène. Elle réussissait tout, et elle avait une voiture, mais elle n'était pas très jolie. Il y avait Solange, qui portait toujours une belle jupe de toutes les couleurs, cheveux blonds relevés à la Brigitte Bardot, et qui s'engouffrait chaque soir dans une autre voiture de sport. Elle m'ignorait : j'étais à pied, sans voiture, sans vélo.

Un jour, voilà qu'a débarqué Mariane : cheveux longs, robe droite, elle m'a souri. Petit à petit, nous avons pris l'habitude de marcher ensemble, elle prenait le même chemin que moi. Elle semblait heureuse et moi aussi.

« Mais je vais partir à l'armée.

— Cela ne fait rien, on s'écrit, disait-elle. Et on se reverra lors de tes permissions.

— Mais je vais rester à l'armée, ce sera mon métier. J'ai déjà commencé à sauter en parachute, j'aime ça.

— Mais c'est formidable ! Je t'attendrai. »

Je l'embrassais souvent. Je la raccompagnais chez elle, et j'en profitais pour lui faire de longs baisers. Elle avait l'air d'apprécier.

Je l'attendais tous les matins et nous faisons la route ensemble jusqu'au bureau, main dans la main. Quelquefois, nous sortions le soir. On marchait dans la rue de cette ville en long, en large, durant des heures, on se donnait la main, et on s'embrassait sans arrêt.

Nous étions amoureux.

Cette jeune fille toute douce paraissait très attachée à moi, et moi à elle. J'ai connu avec elle mes premières relations sexuelles, mes premiers émois.

Mon engagement était signé, c'était bien dommage, je devais partir. Je la quittai. Nous nous promîmes de nous écrire, et elle promit de m'attendre.